
Rapport, présenté par Couthon au nom du comité de salut public,
sur la conspiration ourdie de l'étranger et lecture de deux lettres
d'agents secrets de la coalition, lors de la séance du 25 ventôse an
II (15 mars 1794)

Georges Auguste Couthon

Citer ce document / Cite this document :

Couthon Georges Auguste. Rapport, présenté par Couthon au nom du comité de salut public, sur la conspiration ourdie de l'étranger et lecture de deux lettres d'agents secrets de la coalition, lors de la séance du 25 ventôse an II (15 mars 1794). In: Tome LXXXVI - Du 13 au 30 ventôse an II (3 au 20 mars 1794) pp. 501-502;

https://www.persee.fr/doc/arcpa_0000-0000_1965_num_86_1_31147_t1_0501_0000_2

Fichier pdf généré le 22/01/2023

Les applaudissemens unanimes et longtemps prolongés des tribunes, prouvent à la Convention nationale que tous les bons citoyens sont réunis autour d'elle pour examiner les ennemis de la liberté et déjouer leurs complots (1).

Un autre membre du comité de salut public [COUTHON] donne des détails sur cette conspiration, qui tendoit à faire égorger les citoyens les uns par les autres, anéantir la République, et à réédifier sur ses ruines l'assemblage monstrueux du monarchisme et de la corruption.

Il annonce que cette conspiration, dirigée par l'étranger s'étendoit non seulement à Paris, mais encore dans toutes les parties de la République, et que le comité tient en ce moment tous les fils de cette trame infernale.

Il donne lecture de deux lettres écrites de Paris par des agens secrets des despotes coalisés, et dans lesquelles on découvre une partie du complot. On y prétend que deux factions divisent en ce moment la République, que l'on a employé avec succès le moyen de dépopuler les hommes qui, depuis le commencement de la Révolution, ont servi avec zèle et désintéressement la cause du peuple.

La lecture de ces deux lettres est souvent interrompue par des murmures d'indignation.

COUTHON, au nom du comité de salut public.

Citoyens,

Le comité de salut public vous a dénoncé une conspiration formée contre la liberté et contre la représentation nationale. Personne n'a pu la révoquer en doute, d'après les symptômes précurseurs qui se manifestoient, et que nous vous avons indiqués. La plupart des individus qui l'avoient tramée sont au tribunal révolutionnaire, et le glaive de la loi est prêt à les punir. (*Vifs applaudissemens*). La seule chose qui ait pu étonner dans ces circonstances, est l'espèce de personnages qu'on y voit figurer; mais en y réfléchissant, on ne s'en étonnera plus.

Il est, en effet, dans la nature des choses, qu'une Révolution neuve et complète, comme est la nôtre, ne puisse et ne doive s'opérer, s'achever que par un concours d'événemens, j'oserois dire surnaturels; que par des sortes de phénomènes. Il est dans la nature des choses qu'un aussi grand événement politique n'arrive pas, sans que la perversité des hommes vieillissés sous un gouvernement despotique et corrompu, épuise tous ses moyens pour le faire tourner au détriment des vertus qui s'élèvent et qui les plongent dans le néant. Aussi faut-il, et cela sans miséricorde; aussi faut-il, dis-je, que la société monarchienne s'épure. (*Applaudi.*)

Que les hommes sont fous! Que leur faut-il donc tant pour être heureux? Quelques onces de nourriture, le plaisir de faire le bien, et le témoignage d'une bonne conscience: voilà tout. Avec cela on vit et on meurt sans remords et sans crainte: mais la frugalité et les mœurs

avoient été trop ridiculisées durant la monarchie, pour qu'elles soient si facilement remises à l'ordre du jour. Voulons-nous donc arriver promptement à leur rétablissement parfait; bannissons sans réserves tout ce qui tient au gouvernement des passions et des vices. (*Applaudi.*)

La conjuration sur laquelle vos regards sont fixés, s'est développée dans toutes ses parties, et nous est presque entièrement connue. Les scélérats qui avoient projeté la dissolution de la Convention nationale, et le massacre des représentans du peuple, ont partout des hommes déguisés, apostés pour seconder leurs infâmes complots; mais tout est prévu. Les moyens de répression sont pris et assurés. Les comités de salut public et de sûreté générale ont frappé, et ils frapperont sans ménagement tous les conspirateurs. (*On applaudit vivement.*)

Citoyens, il est temps que la morale publique s'épure, que la justice et la vertu soient à l'ordre du jour. Les infâmes ennemis de notre république sont démasqués. Nous périrons tous, oui tous, plutôt que de souffrir que le peuple soit gouverné par une tyrannie quelconque, ou par le crime.

Peuple, tu as placé ta confiance dans la Convention nationale, dans le comité de salut public, dans le comité de sûreté générale; ils la mériteront, ils sauront sauver la patrie.

Nous avons bien droit de vous l'annoncer, que la conspiration venoit de l'étranger; voici des lettres qui ont été interceptées. Elles étoient écrites par des étrangers, chez l'étranger. Avant de les lire, je dois vous communiquer une particularité. On a écrit de Suisse au comité de salut public, que les émigrés se vantoient déjà que sous peu de jours il y auroit à Paris une insurrection; qu'on y massacrerait les représentans du peuple, et que les rois coalisés traiteroient enfin avec un régent.

L'une des lettres dont je vais donner lecture est écrite à une excellence qui joue un très grand rôle auprès d'un des tyrans de l'Europe. je la nommerai, si vous l'exigez. (*Non, non.*)

[Paris, 21 février. A son Excellence Mgr...]

« Monseigneur,

« On ne peut plus se faire illusion sur l'existence de deux partis dont les efforts vont encore déchirer la France; d'un côté, le comité de salut public emploie tous les moyens pour se conserver le pouvoir dont il est revêtu. Ce parti veut le gouvernement révolutionnaire; il marche; mais il veut que sa marche soit mesurée; de l'autre, Vincent et Hébert, à la tête des Cordeliers, ont jeté le gant aux jacobins. Jusqu'ici ils n'ont pas encore manifesté hautement leurs intentions, Hébert et Vincent ne sont que des coryphées qu'on met en avant; on se rappelle la morgue avec laquelle ce dernier a traité les députés. Ces deux partis en sont maintenant à se provoquer et à prendre tous les moyens pour s'assurer la victoire. On travaille en ce moment à dépopulariser Robespierre; déjà Hébert l'a désigné aux Cordeliers; déjà les commis

LX, 348; J. Sablier, n° 1200; J. Fr., n° 539; C. Eg., n° 575; J. Mont, p. 1000; C. univ., 26 vent.; J. Matin, n° 580; M.U. XXXVII, 424; Rép., n° 87; Mess. soir, n° 575.

(1) P. V., XXXIII, 355.

(1) Débats, n° 542, p. 330-335. Mon., XIX, 706. Voir ce rapport au B^m, 26 vent.; nous le reproduisons ci-après, P. ann. I. Extraits dans les journaux mentionnés ci-dessus.

de la guerre, qui sont à la tête de toutes les sections et des sociétés populaires, travaillent sourdement pour accaparer l'opinion publique.

On se répand dans son voisinage pour s'y faire des amis ; on préfère la classe la plus indigente, on s'attache sur-tout aux femmes, bien sûr ensuite de dominer sur les maris. Hébert revient à la charge pour vilipender l'autorité nationale ; les rebelles ressuscitent, le printemps approche sans que Condé et Valenciennes soient repris. On n'a reçu encore aucune nouvelle des armées, excepté de celle qui combat les rebelles de la Vendée ; elle les a battues, et elles les bat tous les jours, et ils ne sont pas encore détruits.

Le ministre de la guerre et le comité de salut public sont trop divisés pour s'occuper ensemble du plan de la campagne prochaine ».

[Paris, 21 février 1793]

« Monsieur le baron,

Les deux nouveaux partis dont je vous ai parlé, se mesurent et ne tarderont pas à en venir aux mains. Cette nouvelle m'attriste. On travaille à dépopulariser Robespierre ; si on y réussit, je ne croirai plus à aucune réputation. Robespierre est le seul homme à qui je crois que le peuple pardonneroit d'avoir succombé à une erreur momentanée ; mais il est de fait que le parti Vincent et Hébert accapare l'opinion contre lui. Danton ne s'est pas prononcé. On parle toujours de la descente en Angleterre ; le ministre de la marine a mis en réquisition tous les bâtimens au-dessus de vingt tonneaux. Le fameux Proly, agent des puissances coalisées, a été arrêté dans son cabinet. » (1)

Voilà, continue COUTHON, les lettres que des étrangers écrivent dans les cours étrangères. Vous aurez pu y remarquer le dessein arrêté de la conspiration qui vient d'éclater ; vous aurez pu remarquer encore que chaque phrase s'y termine par une épigramme contre nous ; et que surtout il y domine le projet manifeste d'exciter la confiance des étrangers dans les partis que l'on forme, et de leur donner des espérances dans une désunion que l'on provoque. Je le répète : tous les ennemis de la chose publique auront beau faire, les comités sont à leur piste ; ils ne les quitteront que lorsque la patrie sera sauvée. (*Vifs applaudissements*)

Les lettres seront insérées au bulletin (2).

BARÈRE. La conspiration qui vient d'être découverte avoit des ramifications et des rattachemens, soit à l'extérieur, soit dans les armées, soit dans les différentes parties de la République ; mais heureusement, un grand nombre de témoins déjà entendus ont mis à nu la vérité. Le Tribunal révolutionnaire, pur et courageux comme il l'est, fera justice prompte et sévère de tous les intrigans qui ont voulu porter atteinte à la liberté publique. Les lettres que l'on vient de vous lire ne sont pas la seule preuve que nous ayons que le parti de l'étranger se rattachoit, au milieu de nous, à diverses factions ; nous en avons d'autres encore qui portent que des émigrés parloient hautement, au dehors, de la nouvelle révolution qui alloit

avoir lieu en France, et de l'espérance que nos ennemis devoient y attacher. Mallet du Pan, ce stipendaire connu des Bourbons, disoit hautement que la Révolution s'opérerait en France sous le prétexte des subsistances, et qu'il s'en suivroit une grande révolution politique.

Ce n'étoit donc pas l'inquiétude du patriotisme ; ce n'étoit donc pas le désir de la conservation et du maintien des droits de l'homme qui animoit les insurgens ! (*Vifs applaudissements*). C'étoit donc le peuple lui-même que l'on vouloit violenter, pour le dépouiller, dans le désordre et l'agitation, de ses droits et de sa souveraineté !

Certes, il n'a pas besoin d'intrigues pour s'émouvoir quand il est nécessaire. Voyez au 10 août, au 31 mai, s'il a fallu des provocateurs pour déterminer son mouvement contre la tyrannie ? Cela vous prouve que le peuple a, indépendamment de toute instigation étrangère, le véritable instinct de la liberté, et que les stipendiaires de Pitt et de Cobourg, n'auront jamais le tact propre à déterminer une insurrection, que le peuple ne fait et ne veut faire que quand la patrie est véritablement en péril.

Il faut donc le prévenir aujourd'hui, afin qu'il reconnoisse bien, en passant dans les rues, quels sont ses véritables ennemis, que ceux dont la découverte de leurs complots a allongé la figure.

Oui, dit COUTHON, dans les Révolutions, tous les bons citoyens doivent être physionomistes ; tous ceux qui ont aujourd'hui la mine patibulaire, les yeux hagards, un costume évidemment déguisé, sont de mauvais citoyens que tout vrai républicain a le droit d'arrêter sur-le-champ. (*Applaudi*).

BARÈRE. J'ajoute deux faits importans, et qui coïncident pour l'intérieur avec ce que je disois du dehors, il n'y a qu'un instant.

Dans le département du Tarn, au district de Gaillac, les paysans ont été égarés par les prêtres et par les aristocrates et savez-vous ce qu'ils demandoient : l'ouverture des prisons. Ils vouloient empêcher que les biens de l'aristocratie ne tournassent au profit des sans-culottes qui ont fait la révolution. Il en a été de même dans le district de Fresnay (On a demandé l'ouverture des prisons, l'ouverture des églises) (1).

(1) *Mon.*, XIX, 707, qui continue ainsi : « A Paris, avant l'arrestation des premiers agents de la conspiration, les spectacles étoient pleins, et on ny applaudissait point à la prise de Toulon.

Que doit-on penser en voyant, au moment où éclate la conjuration, une nuée de déserteurs étrangers se promener dans les rues de Paris, une foule de muscadins de la première réquisition, revenus sous le prétexte de maladie ou d'infirmités, remplir les lieux publics ? Que doit-on penser en voyant de ces hommes à grandes moustaches, à longs sabres, insulter les bons citoyens et surtout les représentants du peuple, et les regarder comme pour leur dire : « Si tu ouvres la bouche pour proférer une seule parole, je t'extermine ! » C'est ce que j'ai vu de mes propres yeux. (Plusieurs voix : *C'est vrai, nous l'avons vu aussi !*) Citoyens, pour déjouer une conspiration, il faut marcher vite ; c'est alors qu'il faut être au pas. Si on laisse respirer les traîtres, on leur donne de nouvelles forces.

(1) *Ann. patr.*, p. 1965. Extraits dans les journaux cités ci-dessus.

(2) *Débats*, n° 542, p. 335.